Cohérence discursive et cohésion langagière

Des opérations rhétoriques aux opérations cognitives

Georges Vignaux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3148>

DOI : 10.4000/praxematique.3148

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1991

Pagination : 61-96

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Georges Vignaux, « Cohérence discursive et cohésion langagière », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 16 | 1991, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3148> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3148>

COHERENCE DISCURSIVE ET COHESION LANGAGIERE

Des opérations rhétoriques aux opérations cognitives

1. Préliminaires méthodologiques :

le discours et ses « ordres » ; le sujet et les opérations :

S'agissant de traiter *du discours* et d'en expliquer le phénomène, il importe d'abord de « placer » ce phénomène en tant qu'activité inscrite bien sûr au cœur de nos activités humaines et sociales, mais aussi au sein de chacun dans son rapport aux autres, par suite à soi. Je résumerai ces « *placements* » nécessaires à la réflexion, en plusieurs moments :

(i) Tout discours agence des « *mots* » qu'en vérité, il « *manipule* » au sens technique du terme, c'est-à-dire qu'il assemble et organise ces « *mots* » en sorte de bénéficier de leurs sens préétablis, mais aussi en vue de construire sinon de « *nouveaux sens* », du moins un sens personnel à son auteur, du fait même de cet assemblage « *original* » qu'il opère sur des significations antérieures et qui de ce fait, agit sur nous.

(ii) Ces mots, porteurs de significations préétablies, réfèrent à des objets du monde déjà inscrits dans des « *univers* » de sens et d'« *existences* », lesquels vont servir d'arrière-plan d'inscriptions au discours. Mais ces objets du monde extérieurs au discours, celui-ci va nécessairement les « *retraiter* », retravailler donc leurs significations, en faire ses propres *objets de discours* pour contribuer à son projet de sens.

(iii) C'est dire que si certains lexiques, agencements expressifs, « paroles » ou « textes » antérieurs font qu'à ces « mots », sont déjà associées des perceptions, des situations, des catégorisations du monde, voilà que le discours qui les réemprunte, en modulera à chaque fois les sens qu'il entend « arrêter », autrement dit : *stabiliser* ceux des aspects de ces perceptions, situations, et catégorisations du monde, que le sujet juge propices à « l'argument » de son discours, à ce qu'il veut « communiquer », transmettre et souvent imposer.

(iv) Ce travail du discours sur des situations qu'il « pointe » et réfère est donc toujours un travail sur des représentations en vue de représentation : *travail énonciatif* dans la manipulation du linguistique ; *travail cognitif* aussi puisque portant sur des connaissances pour « faire connaissance » ; travail « *logique* » enfin, au sens de la déconstruction-reconstruction de « repères » qui pour faire sens à son propos, vont se constituer comme « balises » pour d'autres *ordres de compréhension et d'exposition* des domaines que chaque discours entend s'approprier et pour ce faire, clore à l'intérieur de *frontières* incluant des sens, en excluant d'autres.

(v) Cela signifie que toute énonciation et *a fortiori tout discours travaille selon un double jeu procédural inhérent aux processus opératoires du langage* : un premier jeu opératoire qu'on peut dire « *en extension* » puisqu'il s'agit de délimiter des espaces de sens c'est-à-dire des domaines et d'y inclure ou d'en exclure des agents, des objets, des situations et telle ou telle propriété à même de caractériser ceux-là et de légitimer ces domaines ; un second jeu opératoire tributaire apparemment, mais en vérité condition du précédent, et qu'on peut dire « *en intension* » dans la mesure où il importe dans l'instant même où on les énonce, de jouer sur des moments de détermination, des temps précis, des aspects, aux fins d'authentifier ces domaines.

(vi) Ainsi, les domaines « parcourus » par le discours selon le régime de la *description*, ne prennent statut d'authenticité que sous forme à chaque fois, d'une *motivation* temporelle leur donnant être » dans une histoire précise locale ou générale. De la sorte et réciproquement : *l'extension construit l'intension, l'intension motive l'extension* ; celle-ci

venant légitimer le choix d'organisation de la première et celle-là venant motiver l'instanciation de la seconde.

(vii) Cela signifie encore que « faire discours » – activité de langage entre toutes supérieure –, c'est à chaque fois, construire un certain parcours des mots en phrases et des phrases en discours afin de recomposer les « *images* » que ces mots et ces phrases antérieurement s'attribuaient, et cela en vue d'*orienter* vers un certain *point de vue nécessairement historicisé* ; telle est l'ambition que chacun de nous s'arroge pour se donner originalité dans l'échange quotidien.

(viii) Dès lors, tout discours va s'instaurer comme *légende de lecture* d'un certain monde qu'il schématise – *schéma de sens et schéma de connaissance* – et auquel, pour ce faire, il impose *ordre* et cela sous plusieurs formes qui vont concourir voire s'intriquer : *ordre linguistique* du choix des mots et de leurs combinaisons qu'il requiert et qui est aussi l'*ordre cognitif* des références et donc des « pensées » ainsi agencées ; *ordre rhétorique des lois de discours* qui vont selon une certaine mémoire culturelle concourir à sa composition ; *ordre encore imposé par son sujet* énonciateur pour la *mise en scène* de celui-ci et de ses idées ; *ordre enfin construit sur des représentations du monde* et voulant agir sur celles-ci.

(ix) Cela résume trois perspectives qui guideront mon exposé présent :

(i) **l'ordre rhétorique** (les régimes de discours et la tradition) ;

(ii) **l'ordre discursif et la pensée** ;

(iii) **l'ordre du discours comme fondement de sa théâtralité ordinaire.**

De ces points de vue concourants, *tout discours est argumentation, celle-ci n'étant jamais autre chose qu'un mode de « présentification » des choses modulo le langage en vue d'une certaine mise en scène du sujet qui énonce.*

(x) Dès lors, il importe autant d'analyser une argumentation au sens de ce qu'elle a « produit » – un discours, un texte – que de remonter à la source de cette production des double points de vue cognitif et langagier, autrement dit : sous l'angle des opérations cognitivo-langagières ayant concouru à cette production. En résumé : *modéliser dans une*

perspective linguistique les jeux opératoires du cognitif et du langagier implique nécessairement de clarifier le « phénomène discours » et précisément la relation triadique « sujet-monde-les autres » qui le sous-tend, participant d'ordres visant ces mises en scène ordinaires qui ont pour effet et prétention d'établir « cohérence ».

2. L'ordre rhétorique : tradition et arguments :

Il est manifeste que peu de linguistes s'essaient à traiter du discours et ceux qui l'ont tenté, vivent encore une spécificité « troublante » à l'intérieur des sciences du langage et des tentations technicistes que traversent celles-ci. Cela au moins témoigne sans doute de l'embarras du linguiste de s'approcher du rhétorique bien qu'il sache le poids culturel et social de celui-ci dans tous nos régimes expressifs.

C'est qu'il est difficile en effet de définir et de cerner ce qui fait la « force » et la « cohérence » d'un raisonnement que le discours ordinaire a construit et comment ce discours parvient quotidiennement à établir de tels raisonnements « naturels ». Bien peu de logiciens s'y essaient sinon au prix du recours confortable à des systèmes déjà existants et qui ne s'y prêtent guère. Le « bon sens » a peine à croire que tous nos échanges discursifs et argumentés supposent des règles du type du calcul logique, sauf exception où dès l'origine, il y a connivence entre auteur, locuteur et lecteur, interlocuteur pour accepter que tel sera le cas. Et quand bien même il s'agirait de rigueur ou de « logiques non standard » à trouver encore, l'humour, les jeux d'esprit ou de mots montrent suffisamment qu'un « raisonnement » peut se donner comme évident, convaincant, irréfutable sans pourtant autant relever de systématiques totalement explicitables. On peut toujours alors discuter des prémisses ou des principes motivant de tels raisonnements et cela renverra à une analyse des modes de la présupposition, analogue à celle pratiquée par les linguistes, mais sans plus de succès. Que faire donc des présupposés, en d'autres termes des phénomènes de référenciation essentiels aux fonctionnements langagiers ? D'où viennent les pouvoirs des situations suggérées et

fondées par les discours ? Que reste-t-il en nos mémoires des jeux de la conviction rhétorique ?

R. Blanché insiste à ce propos sur la résistance communément répandue : « Dans *convaincre* il y a *vaincre*, écrit-il, et l'on n'aime guère être vaincu » (1). Il évoque alors la nécessité de « savoir se faire écouter », de capter l'attention et ce faisant, il retrouve la tradition rhétorique concrétisée par les conseils jadis regroupés sous l'étiquette de *captatio benevolentiae* (2). Les vrais problèmes de la force et de la cohérence d'un discours reviennent-ils à déterminer l'assentiment ? Ne s'agit-il pas en vérité de reconnaître qu'un certain nombre de situations, tout autant que de procédures, échappent à un certain « idéal » logique pour la raison même qu'elles sont inscrites, mises en scène dans des contextes qui rendent inévitables la nécessité de prendre en compte les phénomènes de *théâtralisation discursive*. En d'autres termes, il s'agit de considérer l'existence de formes rhétoriques spécifiques qui viennent à composer avec les formes logiques classiquement définies du raisonnement (déduction, induction, inférence, opposition, contradiction, analogie, etc.).

Les logiciens de Port-Royal ont ainsi opposé les règles de la conversation à celles du raisonnement formel et écrit à propos de la suppression de certaines propositions, caractéristiques dans *l'enthymème* :

« Cette suppression flatte la vanité de ceux à qui l'on parle, en se remettant de quelque chose à leur intelligence, et en abrégeant le discours, elle le rend plus fort et plus vif... Car l'esprit va plus vite que la langue... on pêche beaucoup plus par excès que par défaut... Ainsi pour former les hommes dans une éloquence judicieuse et solide, il serait bien plus utile de leur apprendre à se taire qu'à parler, c'est-à-dire à supprimer et à retrancher les pensées basses, communes et fausses. » (3).

Toutes ces remarques n'ont pas pour but de ressusciter la conception rhétorique. Il m'apparaît simplement essentiel de souligner que « l'ordre » du logicien ne se prête guère à analyser ce que nécessitent quotidiennement les compositions et « cohérences » de nos discours : passer sous silence certaines choses pour en mettre d'autres en évidence,

bousculer certaines étapes pour insister sur des faits, les isoler, construire dès lors certaines extensions de domaines pour en retravailler l'intension, modaliser ainsi le « raisonnement », le déconstruire et le recomposer du fait même que toute construction discursive des situations propices au sujet énonciateur nécessite effectivement le silence sur d'autres situations. *Il y a ainsi des procédures rhétoriques locales à la surface des discours qui sont en interaction et quelquefois assimilées aux formes logiques classiques. Il en est une en tout cas, essentielle voire commune : c'est l'opération d'ordre.*

3. Les procédures rhétoriques : ordre des arguments et stratégies d'ordre :

Les procédures d'ordre – ordre des questions à traiter, ordre des arguments à développer – ont toujours suscité la préoccupation des rhétoriciens anciens ou modernes. Il n'est que de voir la rémanence des références à des notions telles *l'exposition, la disposition et la méthode*.

Tous les traités recensés à ce jour s'organisent ainsi autour de la question centrale de la disposition des arguments, c'est-à-dire des régimes d'ordre appropriés aux différents types de moyens de persuader ou d'émouvoir que peut fournir l'invention. Le propos est double : il s'agit de traiter des *parties du discours* et de *l'ordre* dans lequel elles doivent être mises et ensuite, d'approprier les qualités nécessaires au plan du discours.

Tous ces ouvrages témoignent d'une obsession deux fois millénaire de la *classification*, s'appliquant à tous les phénomènes discursifs : genres, styles, parties, règles, éléments (4). Et au-delà : le classement – l'ordre – s'avère lui-même objet de discours. Lorsque l'orateur énonce ainsi son plan dès l'exorde, son projet est souvent celui d'une remise en cause des compositions adoptées par ses adversaires ou ses prédécesseurs sur le même thème. Certains considéreraient aujourd'hui de telles préoccupations comme dignes d'un passé obsolète. Il n'en est rien : les rhétoriques modernes – même télévisées – réempruntent plus que jamais aux mêmes antennes. Car

classer implique toujours un certain type d'engagement en même temps que se trouve mobilisée à chaque fois, une certaine conception du langage comme système de représentation des choses et du monde. Le discours n'est conçu alors que comme ce qui, par son plan, sa composition, doit suivre et attester de la marche de la raison. Ainsi sera-t-il reconnu *cohérent*, c'est-à-dire au sens du dictionnaire : « *composé de parties liées et harmonisées entre elles* » (Le Petit Robert). Cette présomption sous-tend toujours *l'ordre rhétorique* tel que le promeut la tradition occidentale des anciens Grecs à nos jours.

4 . L'ordre rhétorique :

Cet ordre se fonde sur des divisions successives quasi immuables qui font le plan de tout discours et cela, encore aujourd'hui.

Ainsi au début et à l'annonce du discours, se situe *l'exorde* qui a pour but de préparer brièvement les auditeurs ou les lecteurs à la connaissance du sujet qui va être traité et de provoquer en même temps leur attention ou leur « bienveillance ». L'exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet et le but du discours. Il faut donc, selon les règles, qu'il soit tiré du « fond » même du sujet. On distinguait l'exorde *simple* qui consistait dans l'exposition brève et nette de ce sujet et l'exorde *insinuant* qui, au lieu de présenter au public l'objet qu'on se proposait, choisissait d'en exposer un autre, susceptible d'être mieux accueilli, mais dont les rapports avec le premier amèneraient insensiblement l'auditoire à voir celui-ci plus favorablement. L'exorde *pompeux* enfin convenait aux circonstances solennelles du type panégyrique : discours académique ou oraison funèbre (5).

La *proposition* qui suit l'exorde est l'exposé clair et précis du sujet. Elle a pour but de déterminer l'état de la question (6). Simples sont les propositions qui ne renferment qu'un seul objet à prouver, composées celles où plusieurs objets demandent leur preuve à part. Toutes les fois que la proposition est composée, ou qu'étant simple, elle doit être prouvée d'abord par tel moyen, ensuite par tel autre, il y a *division*. Celle-ci est donc le partage du sujet en plusieurs points qui doivent être traités les uns après les autres, dans l'ordre marqué par le sujet énonciateur et producteur du discours (7). Ces différents points du discours peuvent eux-mêmes se prouver de plusieurs manières ; ils peuvent par conséquent s'ordonner en

subdivisions. La *proposition* avec les *divisions* et les *subdivisions* forme ce qu'on appelle le *plan du discours* : *proposition, division, confirmation, réfutation, péroraison*.

Un plan pour être bon, doit donc réunir la netteté, la simplicité, la fécondité, l'unité et la proportion. La réunion de tant qualités ne se rencontre guère. L'avocat est quelquefois gêné par les incidents dont la cause est traversée. L'orateur politique n'a pas toujours loisir d'ordonner un plan bien régulier. La fragmentation parfois excessive de la *division* peut ainsi conduire certains discours à se contenter d'énumérer les propriétés d'une situation ou les vertus d'un personnage ou d'un événement. Les efforts pour recentrer le plan peuvent alors conduire l'orateur à adopter des formules mixtes de plans chronologiques et logiques ou à privilégier une situation voire une propriété par rapport à d'autres, en choisissant soit un ordre dynamique ascendant ou descendant soit l'introduction de développements plus généraux. Dans tous les cas – tradition oblige –, la préoccupation générale est celle du « plan logique » qui respectera « la suite naturelle des idées » donnée comme cohérence entre les mots et les choses : *cohaerentia inter se dicere* (8).

La *confirmation* occupe en effet une place importante dans le discours : elle doit amener la preuve de ce qu'on a avancé dans la proposition. La première règle de l'art de persuader, disait-on en précepte, est de donner à ce qu'on affirme et d'ôter à ce que l'on nie le caractère de la vérité, de la certitude ou de la vraisemblance. Deux types de stratégies s'offrent alors : quand on a des preuves faibles, il faut les réunir, les entasser pour qu'elles se prêtent un « mutuel secours » et qu'elles suppléent à la force par le nombre ; en revanche les preuves fortes et convaincantes doivent être montrées séparément pour qu'elles ne soient pas confondues et ne perdent rien de leur valeur. L'*amplification* désigne cette manière forte d'appuyer sur ce qu'on a dit en en prolongeant l'émotion persuasive. La *réfutation*, son corollaire, consiste à détruire les moyens contraires à ceux choisis par l'orateur, en particulier ces *sophismes*, ces raisonnements spécieux dont on sent bien la fausseté quoiqu'on puisse être embarrassé de la démontrer. Et les rhétoriciens d'insister à ce propos sur le fait que l'adversaire le plus redoutable ne l'est jamais autant que le sont les préjugés, les erreurs, les passions.

La victoire du discours sera enfin consacrée par la *péroraison*, c'est-à-dire sa conclusion, d'autant plus importante que c'est elle qui donne la dernière impulsion aux esprits et qui décide de l'inclination, de la conviction définitive des lecteurs ou de l'auditoire. Pour ce faire, elle doit, selon les canons classiques,

répondre à deux impératifs : convaincre définitivement par la récapitulation ou le résumé des principales preuves ; achever de persuader par l'emploi des mouvements oratoires. Le résumé des preuves sera de préférence court ; il s'agira surtout d'émouvoir en ne négligeant pas le lyrique, le sensible (9). On pourrait croire ainsi la rhétorique classique tout entière vouée à jouer des émotions et des passions. Il n'en est rien : la tradition est celle d'une esthétique de la litote et une volonté de rigueur du plan et des cheminements du raisonnement selon la plus pure acception classique de « *la cohérence* » : « liaison, rapport étroit d'idées qui s'accordent entre elles en l'absence totale de contradiction » (Le Petit Robert).

La seule originalité possible incombe en conséquence à l'orateur, précisément à quiconque ose l'acte d'écrire ou de parler, et à qui il faut trouver dans l'étendue des matières et objets de discours, dans la palette encore des sentiments disponibles, ce que sera la forme convenable qui assurera la bonne disposition du discours, du texte. Et c'est là le point précis de toutes les controverses rhétoriques de l'antiquité à nos jours : *Comment faire en sorte que la cohérence – cet ordre des idées en assemblage de mots – devienne « bon discours » ambitionnant la « cohésion », c'est-à-dire que ces idées, ces mots, ces phrases donnent impression d'être liés comme par une sorte de force attractive quasi naturelle* (10) ?

5. L'importance de l'ordre :

La rhétorique selon Aristote et en vérité jusqu'à nos jours, est donc fondée sur la *tekhné* : pouvoir de créer ce qui peut être ou ne pas être. Cette *tekhné rhetoriké* est manifestée selon quatre types d'opérations qui sont elles-mêmes parties de l'art : *inventio* (établissement des preuves), *dispositio* ou *taxis* (mise en ordre des preuves), *elocutio* ou *lexis* (mise en forme verbale des arguments), et enfin *actio* ou *hypocrisis* (mise en scène par l'orateur-comédien). La structuration du discours, sa « mise en cohérence », est en conséquence, l'opération fondamentale. Et ainsi, les positions des rhétoriciens se succédant dans l'histoire, vont s'ordonner autour d'une ligne centrale, sorte de démarcation qu'occupe la notion de *plan*, sous le double aspect de rôle et de fonction. Ou bien, cette disposition des parties du discours est simplement une mise en ordre qui va créer structuration et relations et par suite, le discours lui-même ; ou

bien elle n'est qu'un plan-cadre préétabli, une sorte de grille stéréotypée. Cette distinction deviendra opposition tout au long du courant rhétorique. Ramus en particulier, au XVI^e siècle, rappellera la nécessité de ne pas confondre *inventio* et *dispositio* : l'ordre et la cohérence ne dépendent pas de la découverte des arguments ; le regroupement de ceux-ci, la *méthode*, ne vient qu'après leur recherche (11). Le XVII^e confirmera cette orientation spéculative : Descartes insiste sur la coïncidence de l'invention et de l'ordre et Pascal attribue à l'ordre une véritable valeur créative de découverte (12). L'accent est mis ainsi de plus en plus sur l'opération de production plutôt que sur le produit, et le rapport entre ordre d'invention et ordre de disposition prend une valeur théorique à trois niveaux : la phrase, la partie, le discours tout entier.

Rappelons à ce propos, que dans l'Antiquité, la seule contrainte pesant sur l'ordre d'exposition était que l'enchaînement des faits apparût vraisemblable, conforme à un « ordre naturel ». Plus tard, vont s'imposer les conceptions d'un « ordre artificiel », soit qu'on parte, comme certains le suggèrent, « non du commencement de ce qui s'est passé, mais du milieu », soit encore qu'on impose aux faits un découpage arbitraire ou contraignant. *De facto*, dans ce second cas, cela signifiait un certain refus des tabous de l'institution rhétorique : l'ordre du discours n'étant plus celui des canons classiques (exorde, proposition, division, etc.) devient celui d'une création originale à chaque fois fondée sur les circonstances et la dynamique même du discours. Les découpages sont alors variables ; leur interprétation aussi selon le type d'unité syntagmatique qu'on va considérer. Le discours entier peut ainsi former unité par rapport à d'autres discours ou se décomposer selon les divisions traditionnelles que nous connaissons, être encore dissocié en morceaux ou parties, en étapes de développement, ou enfin en périodes qui correspondent à des phases structurées selon un rythme croissant-décroissant.

Ces formes de division s'inscrivent dans une conception globale qui assure synthèse avec ces genres qu'on appelait les *figures du sujet* : directes (dire ce qu'on veut dire), détournées (usages de procédures déguisées), ou encore l'ironie, la dérision, l'antiphrase (contraire). Que le lecteur ne s'y trompe pas : ces indications qui se donnaient sans cesse pour manuel pratique, ne font que traduire cette « *rage* » taxinomique qui a été celle de toute la Rhétorique (13). Les figures du sujet formaient ainsi un même ensemble avec les tropes, les figures de la pensée et les figures de mots. Le « *dit* » était toujours ainsi considéré en relation avec le « *ce qu'on dit* », « *qui le dit* » et « *à qui le dit-il* ». Ce qui variait, c'était bien sûr le contenu qu'à chaque fois, il s'agissait d'argumenter (la *quaestio*) et cela sous deux formes : la *thèse*,

de type général ou abstrait, c'est-à-dire une notion ou une opinion commune voire un préjugé répandu ; l'*hypothèse*, plus particulière et qui par conséquent, relate des faits, des personnes, des circonstances. Mais l'hypothèse est aussi la *causa* : nous dirions aujourd'hui la « problématique » avec ses contraintes, ses virtualités et ses temps. On aura ainsi trois types de *causa* définies par le passé, le présent ou l'avenir et qui correspondront alors à l'un ou l'autre des trois genres oratoires : le *délibératif*, le *judiciaire* et l'*épidictique*. Après d'autres, R. Barthes (14) a dressé le tableau – ici reproduit – des attributs propres à ces trois genres. Ces attributs sont dans l'ordre : le genre, le type d'auditoire, la finalité, l'objet, le temps, le mode de raisonnement et les lieux communs concernés. On a ainsi dans cet ordre et pour caractériser les trois types de discours :

1. Le délibératif : membres d'une assemblée : conseiller ou déconseiller : l'utile ou le nuisible : l'avenir : des *exempla* : lieux du possible et de l'impossible ;
2. Le judiciaire : les juges : accuser ou défendre : le juste et l'injuste : le passé : des *enthymèmes* : le réel et le non réel ;
3. L'épidictique : les spectateurs, le public : louer ou blâmer : le beau et le laid : le présent : la comparaison amplifiante : le plus et le moins (la *comparaison amplifiante* est une variété d'induction ; c'est un *exemplum* orienté vers l'exaltation de la personne louée (par comparaisons implicites)).

L'effort rhétorique apparaît en définitive dans l'histoire occidentale, comme une vaste entreprise de codage de la parole, choisissant de construire *un réseau des manières de parler*. En sommes-nous vraiment sortis ? L'ambition était globale ainsi qu'en témoigne la tradition aristotélicienne : fournir à tout le langage une grille analytique complète et ainsi fonder toutes les cohérences des discours aux critères d'une même cohérence généralisée, prétendant à l'universel. L'ordre du discours est celui enseigné par le « maître » et s'il ne l'est pas, il faut trouver disposition dans les faits, rechercher non le vrai mais ce vraisemblable qui détermine toutes les argumentations. *Ainsi toutes les figures que produit le discours existent, croit-on, dans la nature : il faut les retrouver. La marque du bon orateur sera celle de cette redécouverte, de cette difficulté toujours renouvelée : comment retrouver l'ordre pertinent, la cohésion des mots et des choses, la cohérence du discours qui traduira la cohérence naturelle au sein du monde ?*

6 . L'ordre et la pensée :

« La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, disait Pascal, est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » Quelque chose en effet doit relier la fin au commencement. Il nous faut toujours trouver la relation de cause à conséquence, l'ordre d'une succession. Nous n'acceptons pas, ou rarement, la suite des hasards. c'est pourquoi très tôt, l'ordre mathématique a fasciné pour sa rigueur et l'absolu enchaînement de ses conceptualisations. Il est apparu d'autant plus comme modèle qu'il s'installait hors du temps et qu'il paraissait contenir son propre commencement.

On s'explique ainsi l'intrusion de Descartes. Jusqu'à la fin du moyen âge, la philosophie scolastique héritière d'Aristote se présentait comme somme de l'univers et de toutes les vérités, cela d'autant que le chemin de la réflexion et des idées était conçu comme allant de la nature des choses aux idées, la vérité des concepts étant alors garantie par leur adéquation aux formes substantielles (14). En réaction contre cela et à l'origine de la pensée cartésienne, il faut donc placer la séduction des mathématiques venant conforter l'idée d'un plan de vérité supérieur du fait de l'évidence intellectuelle, l'idée aussi d'une méthode. Très vite cette méthode sera donnée comme modèle de l'ordre à respecter dans la conduite de nos pensées, et pourquoi pas : l'ordre même de l'intelligence appliquée à la géométrie, en d'autres termes, cet ordre de l'entendement qui voudrait établir une analogie entre les raisons mathématiques et l'ordre des effets de la nature. Bien plus tard, Hegel interviendra pour corriger cet idéalisme dont il n'est pas sûr qu'il soit aujourd'hui entièrement dissipé (15). Et de fait, Hegel va dégager le principe d'un engendrement progressif des connaissances les plus élevées à partir de l'expérience et selon une dialectique temporelle. Ainsi se constitua une philosophie du devenir, mais où subsistait la difficulté de définir le commencement, dans l'impuissance où nous sommes à concevoir des « premiers termes » qui n'en supposeraient pas encore de précédents et ainsi de suite, en une sorte de régression à l'infini (16).

Descartes s'est borné à la certitude ; cette « certitude », Pascal la voudrait convaincante et en quelque sorte « génétique ». Les mathématiques selon lui, ne reposent que sur des définitions primitives ayant valeur d'axiomes. Or le processus même de la dénomination est naturellement sujet à l'erreur, à l'incomplétude. L'interrogation sur le langage est ainsi nécessairement première sous la forme notamment de la question de l'étymologie, comme chez Hegel.

Pour Hegel en effet, tout objet de pensée doit être considéré comme un produit de notre activité, et sur ce point, sa conception s'oppose elle aussi à celle de Descartes pour qui l'existence des objets mathématiques demeure indépendante de nos moyens pour les atteindre. Il ne s'agit point ici de traiter du problème des fondements des mathématiques ; problème que Pascal, on l'a vu, considérait comme d'ordre essentiellement linguistique : celui des mots primitifs. Il est manifeste encore que le rapport de nos mots à la « réalité » n'est jamais qu'approximatif sinon adéquat. Mais l'illusion qu'à cette réalité correspondraient les axiomes premiers et qu'ainsi les mathématiques seraient solidement fondées demeure vivace. Cela bien qu'Hegel, d'une certaine façon, ait détruit cette confiance en instituant le décalage aujourd'hui accepté entre pensée et expression. Il n'y avait guère d'autre issue cependant, et l'histoire l'a montré, que celle de rechercher dans le langage les fondations de l'objectivité. Peu à peu on s'est habitué ainsi à considérer le langage comme extérieur à nous : un objet d'analyse à l'instar d'autres qu'on avait déjà coutume de considérer comme produits de l'activité humaine. Dès ce moment, le livre, l'inscription, le discours ont été perçus dans la singularité de leurs formes et de leurs situations. Je veux dire que d'une certaine façon, l'histoire de la « linguistique » a sans doute commencé avec le premier qui ait songé à réfléchir sur les fonctions et les rôles du langage, les moyens de sa cohérence dans le rapport de l'homme au monde, mais aussi lorsqu'on s'est aperçu que *l'ordre des institutions, à commencer par l'institution de la pensée, avait quelque chose à voir avec l'ordre du discours.*

7. L'ordre du discours : le noyau rhétorique de la théâtralité discursive :

Sous cette dénomination d'*ordre du discours*, je rangerai plusieurs types de phénomènes : ordre de composition du discours, ordre des questions à traiter, ordre des arguments à développer. Tous, de près ou de loin, se rapportent à ce que l'ancienne rhétorique rangeait comme on l'a vu, sous les notions d'exposition, de disposition ou de méthode. Compte tenu de cela, parler d'ordre des arguments peut sembler trivial : il est évident pour chacun, dès l'apprentissage scolaire, que la pensée suivra toujours un certain chemin pour s'exprimer. Mais cette familiarité n'est que l'indice même d'une généralité du phénomène d'ordre, généralité qui en atteste l'importance dans tous les phénomènes de discours.

Cet ordre commun à tous les discours traduit donc la présence généralisée du rhétorique en même temps qu'il est « espace de liberté » du sujet : liberté à chacun dans la composition de son dire et donc dans la construction des représentations qu'il souhaite avancer ou imposer. C'est encore le lieu et le moyen même par lesquels toute expression visera à « se montrer », à « se théâtraliser » en jouant des contraintes de séquentialité propres à la langue. Mais je voudrais, avant d'y venir, exposer encore un certain nombre de caractérisations des phénomènes d'ordre discursif.

Il est évident d'abord que dans un discours, l'ordre n'est jamais indifférent puisqu'il sera composé – au moins préjugeons-le – en fonction de chaque auditoire. Il pourra s'agir d'amener à l'acceptation de certaines prémisses, de tenir compte de certaines étapes ou circonstances antérieures ou encore plus fréquemment, de moduler progressivement un « conditionnement » de cet auditoire à travers les réactions qu'il peut manifester. On ne peut donc dire, comme l'écrit Ch. Perelman (17), que toute argumentation, à la différence d'une démonstration, a liberté de composer son ordre. Bien sûr que les prémisses d'une argumentation ne relèvent jamais d'une axiomatique rigoureuse et que tout orateur, tout sujet énonciateur demeure libre de jouer de certains propos plutôt que d'autres. Mais cette liberté dont on peut supposer la variation infinie, n'est en vérité qu'un leurre : toute

argumentation est construite dans un espace discursif déjà déterminé au moins par un certain nombre d'événements, de caractéristiques et surtout de discours antérieurs. Cela signifie que tout sujet discursif s'inscrit dans une situation dont il n'est jamais entièrement maître. Sa liberté cependant demeure considérable : pouvoir choisir ses questions et l'ordre dans lequel les instituer, pouvoir venir encore, sous prétexte d'éclairer, à la place qu'occupe le lecteur ou l'interlocuteur du débat et s'exprimer de cette place pour suggérer la réponse (18). L'ordre permet donc les déplacements du sujet en même temps que la clôture des champs où il est mieux à même de convaincre.

C'est encore une vieille technique des traités de rhétorique que celle qui consiste à masquer aussi longtemps que possible, par l'ordre des questions, le rapport entre les accords partiels qu'on peut établir et le désaccord fondamental. En d'autres termes, il s'agit d'introduire sa position sous forme suggérée et d'amener progressivement autrui à la juger satisfaisante (19). L'ordre d'une argumentation, d'un discours, sous prétexte de « cohérence », traduit donc en premier lieu la sélection de ce que son sujet souhaite être pris en considération « étape par étape », « point par point » par son interlocuteur, son auditoire et que cela soit ainsi perçu comme « cohésion » des idées, d'une pensée, la sienne. Il ne faut pas considérer cependant que ces procédures de suggestion se limitent aux dires explicites : il peut y avoir toute une gamme modulée de jeux sur les présupposés, traduites sous forme de « portées » progressives des notions successivement introduites dans le discours et donc de leurs conséquences. Les nécessités de l'enchaînement, de la chronologie et de la connexion imposent d'ailleurs quotidiennement pour que certains arguments soient compris, qu'ils aient été précédés par d'autres arguments. *Et le discours lui-même peut tout entier se fonder sur l'ordre qu'il propose, ordre dès lors donné comme argument de sa cohérence. A cela contribuent les catégories argumentatives de la direction, de la gradation et de l'amplification.*

L'argument de la direction en particulier répond au souci de ne pas livrer immédiatement l'étendue du raisonnement. On va morceler l'espace qui sépare les prémisses de la conclusion du discours en jalons, en étapes intermédiaires et ponctuées de conclusions partielles concourant à la conclusion visée, mais dont

on peut être sûr que localement, à chaque fois, elles ne provoqueront pas d'opposition. C'est cet exemple de l'*exorde insinuant* que donnent tous les traités classiques et qui consiste à présenter à la place de ce qui peut heurter l'auditoire, une autre proposition susceptible d'intéresser, d'être acceptée et dont on montrera ensuite la relation avec celle qu'il s'agit de faire accepter. En d'autres termes, le passage se fera non de A à C, mais de A à B, d'où C pourra apparaître selon une autre perspective. Cet argument de la direction est couramment traduit sous la forme de mises en gardes : « Si vous cédez cette fois, vous devrez céder davantage la prochaine fois ! » La manière en effet, dont sera opéré le jalonnement dépend de l'opinion sur la plus ou moins grande facilité à franchir telles étapes déterminées. L'ordre n'est donc jamais gratuit ni indifférent : il est manifeste que chaque pas du discours construira une nouvelle configuration de la situation discursive susceptible d'influer sur l'attitude finale de l'auditoire, surtout si à chaque moment est sollicitée l'adhésion à un jugement dont l'orateur sait qu'il sera composant du jugement définitif. La stratégie politique connaît ainsi ce qu'on nomme la manœuvre dilatoire : présenter une mesure comme une étape vers une direction, dans le moment même où l'on est justement résolu à ne pas développer cette direction. Le procédé bien connu consiste encore à morceler cette mesure dans le temps de façon à rendre son application inopérante. La controverse consistera alors à arguer en retour, qu'il s'agit d'un tout inséparable et que toute étape est solidaire des développements ultérieurs ; on exigera alors de savoir « où on va », c'est-à-dire que le fractionnement pourra être rejeté comme porteur d'ambiguïtés.

On pourrait citer d'autres manifestations de l'argument de direction : la *propagation* ou la *contagion* ; ce qui revient à souligner l'extension inévitable de certains phénomènes : s'ils sont alors admis par le biais même de mécanismes naturels ou sociaux, ils auront tendance à se transmettre, à se multiplier. C'est notamment l'argumentation de toutes les stratégies politiques ou sociales du blocus, du « cordon sanitaire ». Il y a encore l'argument de la *consolidation* qui consiste à mettre en garde contre toute répétition susceptible de renforcer ou de stabiliser ce qui au départ, n'était qu'une ébauche, une suggestion provisoire (20).

Tous ces développements montrent à l'évidence, que tout argument inséré dans une construction discursive recevra, de ce fait même, une signification différente de celle qu'il aurait prise isolément et que cette signification variera selon le rôle et la place attribués à l'argument dans la séquence discursive (21). Il n'existe aucune modification d'ordre qui

ne soit travail sur les arguments qu'elle concerne ou création d'arguments nouveaux. Autrement dit : l'opération d'ordre est toujours le lieu et le moyen de stratégies argumentatives précises jouant sur la relation sujet-auditoire ou lecteurs.

L'ordre donné comme cohérence discursive est donc cette marque d'une présence fondamentale et interne à tout discours : celle d'un auditoire, d'une communauté de lecteurs. Ce n'est pas sans raison que la tradition rhétorique a insisté sur l'exorde, l'introduction du discours, qui a pour but de « capter » d'emblée l'intérêt de l'auditoire. C'est à ce moment discursif que le sujet tentera de créer par exemple la communauté de valeurs qu'il aurait en partage et en désir avec l'auditoire, ou qu'il insistera encore sur sa compétence, son impartialité, son honnêteté, sa bonne volonté, que sais-je encore. Il faut ajouter que les Anciens soulignaient même la possibilité d'exordes successifs en tête de chacune des parties, cela pour préserver et renforcer la gradation des forces des arguments. Trois types d'ordres étaient ainsi suggérés : l'ordre de force croissante, celui de force décroissante et le plus recommandé, qui avait reçu l'appellation d'ordre « *nestorien* » (22). L'inconvénient de l'ordre croissant était que les arguments médiocres placés au début pouvaient indisposer l'auditeur et que réciproquement, placés à la fin, ils pouvaient laisser ce même auditeur sur une dernière impression défavorable. D'où l'intérêt de l'ordre « *nestorien* » : encadrer le discours au début et à la fin par les arguments les plus solides.

Ces considérations laisseraient supposer que la force des arguments demeure la même que soit leur place dans le discours. Elles impliqueraient encore qu'on puisse établir *in abstracto* des catégories ou des genres des arguments, selon leurs poids respectifs. En réalité, nul n'est en mesure de définir la « force » intrinsèque d'un argument sinon en évoquant à l'occasion, quelque pouvoir de conviction de l'argument en question dans tel ou tel type de discours et en regard de situations à chaque fois particularisées. C'est donc effectivement l'ordre de composition qui confèrera aux arguments une « cohérence » et une « force » qui n'ont de sens que globalement dans l'interaction entre un sujet, un interlocuteur, un auditoire (23).

L'ordre discursif implique encore la nécessité de stratégies déterminées lorsqu'il s'agit pour l'auditoire de réfuter un point particulier ou plus fréquemment lorsque l'orateur anticipe lui-même une réfutation

possible. L'inconvénient, c'est alors d'énoncer soi-même l'accusation et de suggérer à l'adversaire des idées qui n'étaient peut-être pas les siennes. C'est pourtant un usage discursif fréquent que de se défendre d'avoir négligé un fait ou une valeur. On pourrait signaler encore que classiquement, c'était à la fin du discours qu'il était conseillé de placer la disqualification de l'adversaire et cela en raison des traditions judiciaires qui sont à l'origine de la rhétorique.

Toutes ces réflexions sur les stratégies d'ordre discursif visant à sa cohérence et sa « puissance » sur autrui, témoignent à l'évidence d'une tradition orientée vers la typologisation des auditoires et la catégorisation des figures et moyens de l'orateur. Et c'est bien ainsi qu'envisagent toujours les choses, nombre de manuels récents destinés aux techniques de persuasion, de marketing voire de « communication » sous tous les genres. Mais en vérité, la notion d'ordre (composition, disposition, plan) y est plus que jamais présente, témoignant du fait qu'aujourd'hui comme hier, *il n'est d'autre moyen pour le discours que d'assurer ainsi la mise en scène de ses cohérences : cohérence du rapport du sujet à son dire, cohérence de ses mots organisant relation aux choses et à autrui. Cela le plus souvent effectivement en conformité avec les traditions évoquées plus haut : ainsi la conjonction obsédante dans notre culture entre discours et « raison », garante de cette cohérence généralisée, impose toujours à celui qui parle de donner l'ordre de son exposition comme saisissable immédiatement : ordre chronologique, ordre des principes et de leurs conséquences, ordre des raisons qui convergent.*

Et tel est le propos nécessaire à nos rhétoriques quotidiennes : indiquer l'ordre que le discours entend suivre ou qui lui est modèle, c'est faciliter chez le lecteur ou l'auditeur, la constitution d'un schéma de référence : annonce des parties à traiter, points à débattre, preuves qui seront apportées. L'avantage n'est pas uniquement du côté de la compréhension car l'orateur pourra utiliser aussi la rupture de l'ordre attendu et attribuer à cette rupture une valeur d'indice ou de signe : confondre les idées de l'auditoire, faire ressortir un argument considéré comme fort, passer sous silence certaines questions. De plus, avec ce schéma de progression du discours, schéma théâtralisé au point d'être perçu comme extérieur au discours, l'ordre adopté peut encore mieux se donner comme

« naturel », conforme à la pensée, donc « vrai » : chronologique, fondé sur les faits ou même sur l'exaltation croissante de son auteur. Cela encore une fois, dans le droit fil des rapports traditionnels de notre culture à la parole depuis que chez les penseurs classiques, cet ordre « naturel » ou « méthode de nature » fut présenté comme modèle objectif des lois de la pensée et par extension, du monde. La croyance à une telle concordance demeure plus quotidienne qu'on ne le croit et même infuse encore nos traités scolaires de la dissertation. Adhésion à une méthodologie universelle de la pensée, à même de gouverner le réel, et qu'il faut bien dater, comme je l'ai fait auparavant, de la naissance de « l'esprit scientifique » aux XVI^e et XVII^e siècles.

Reprenant un chemin conceptuel inauguré par Ramus (24), on a parlé ainsi d'abord dans l'histoire, de méthode dialectique naturelle, conforme à la nature des choses et pour confirmer cette conformité, le discours fut défini comme analogue à un organisme. Plus tard, cette analogie permit la séparation du contenu et de la forme en attribuant à celle-ci un ordre structuré qui lui serait propre. A partir de là, la comparaison entre les choses pouvait se limiter à l'affirmation de relations entre parties, sans que soit précisée à chaque fois, la nature de ces relations.

M. Foucault a souligné l'importance de ce « glissement » dans le développement de la pensée occidentale : la comparaison rapportée à l'ordre n'a plus pour fonction de révéler la disposition du monde ; elle se fait selon l'ordre de la pensée, c'est-à-dire du simple au complexe (25). Dès lors, l'activité de la pensée ne sera plus d'assurer le rapprochement des choses entre elles, mais d'établir des *identités* et d'assurer par suite, le passage entre ces identités à tous les niveaux (26). Et cela influera de façon considérable sur le langage dont les éléments principaux, nom et verbe, vont être affectés de fonctions très précises. Le verbe *être* ainsi, tout en étant conçu comme affirmant l'identité, sera considéré comme le premier invariant de la proposition et le plus fondamental. Au-delà, le statut même du verbe sera, pensait-on, de représenter l'énoncé universel de l'attribution. Le nom, quant à lui, sera orienté vers la représentation. Son fonctionnement dans la phrase sera défini de façon précise : il permettra l'attribution si l'attribut désigne l'élément commun à plusieurs

représentations. La généralité du nom sera donc aussi nécessaire au discours que la désignation de l'être à la forme de la proposition. Cette généralité, précise encore Foucault, pourra être obtenue de deux façons : soit par une articulation horizontale qui groupe les individus entre eux selon certaines identités et forme ainsi une généralisation successive de groupes de plus en plus étendus, soit par une articulation verticale qui va distinguer « les choses qui subsistent par elles-mêmes » – les substances –, et celles « qu'on ne peut jamais rencontrer à l'état indépendant » : les qualités.

Par là, s'opère dans l'histoire une assignation de l'ordre du discours aux fonctions mêmes internes au langage : *tout discours doit permettre l'ordre comparatif, susceptible de classement ultérieur et les places et fonctions linguistiques dans la phrase y contribuent inéluctablement*. Si le discours véhicule et permet la représentation, il est naturel et nécessaire alors que les adjectifs y désignent « tout ce qui ne peut pas subsister par soi ». L'articulation du discours se fait donc au croisement de ce qui va, d'une part du singulier au général et d'autre part, de la substance à la qualité. Nous avons ainsi conservé l'appellation de substantifs aux mots qui ont une existence « propre » dans le discours et nous continuons de nommer adjectif ce qui a pour fonction d'être joint.

En définitive, si aujourd'hui le langage n'est plus conçu comme doté de la propriété d'adéquation au réel, encore que bien de nos contemporains en souffrent, on sait cependant que la proposition est une *représentation* qui, sans être identique à ce qu'elle représente, a le pouvoir de s'articuler sur les mêmes modes que ce qu'elle veut représenter et le pouvoir encore d'articuler cette représentation en discours. *Elle est une représentation renvoyant à une autre qui la fonde et qui la constitue. Dans cette relation est la liberté du sujet en même temps que le « décalage » motivé par les contraintes de la langue et de la discursivité. C'est en ce sens qu'ordre et cohérence s'échafaudent au fil même du discours, tirant parti des jeux opératoires du langage et précisément, dès l'origine de toute énonciation, à travers ces compositions du parler ordinaire, fondées sur une dialectique permanente du « thématiser » au « déterminer » et réciproquement.*

8. Thématiser, déterminer : l'ordre du sujet au sein même du langage :

Les phénomènes de thématisation sont bien connus des linguistes sans que pour autant, tout soit « éclairci » à leur sujet, tant est complexe la nature des processus engagés sous cette dénomination générale (27). La plupart des études sur les structures thématiques des énoncés se sont orienté vers la manière dont de telles structures s'organisent lexicalement et grammaticalement. Tributaires de la tradition grammaticale occidentale, la plupart de ces travaux tantôt assimilent le thème au sujet grammatical tantôt distinguent mal entre thématisation et topicalisation. Classiquement le sujet est l'expression qu'emploie un locuteur pour identifier ce dont il parle et le prédicat vient s'y adjoindre pour en dire quelque chose. Cette notion de sujet-prédicat renvoie à la tradition grecque du « thème-rhème ». Mais s'est établie aussi en milieu anglo-saxon, la tradition du « topic-comment » : « Le locuteur annonce un topique et dit quelque chose à son sujet. (...) En anglais et dans les langues européennes qui nous sont familières, les topiques sont aussi des sujets et les commentaires sont des prédicats. » (28). Dans ce cas, le sujet est donc l'expression qui réfère au topique et l'identifie et le prédicat est l'expression qui exprime le commentaire.

Premier problème : le sujet grammatical est-il le sujet logique ? Pour s'y retrouver, dans la plupart des cas, ce à quoi il est fait recours implicitement, c'est en vérité à cette notion de « sujet logique » qui remonte à la distinction aristotélicienne entre individus et propriétés ou encore entre substances et accidents. Et cette distinction ontologique entre individus et propriétés ou états ou processus, comme par hasard, s'avère en corrélation avec la distinction probablement universelle dans les langues humaines entre expressions nominales et expressions non nominales. Second problème : la notion de sujet grammatical s'applique-t-elle au-delà de l'énoncé ? Ainsi, on peut toujours identifier le sujet logique d'un énoncé indépendamment de son statut dans la phrase correspondante. De même encore, si en français comme en anglais, le thème est l'expression qu'utilise le locuteur pour ce qu'il annonce comme le topique de son énoncé, et qu'il y a une forte

corrélation entre le fait d'être en tête d'un énoncé et le fait d'être un thème, cela n'implique aucunement l'assimilation du thème au sujet du verbe et le discours dans son architecturation progressive en atteste suffisamment, travaillant davantage sur des *notions* – au-delà du sujet ou du verbe – que sur des places linguistiques. En vérité, les embarras du linguiste ont une cause bien connue : celle du primat accordé à la syntaxe, celle-ci étant supposée échafauder le sémantique comme si la forme suffisait à créer le sens – mais je l'ai dit précédemment : cela a une datation historique –, et par suite, l'obsession de considérer le langage en termes de « places » plutôt que sous forme de *jeux sur des places* ; ce qu'il ne cesse en réalité d'opérer.

Les dilemmes précédents, il nous faut donc les résoudre au prix d'entrer à notre tour dans cette « déstabilisation » fondamentale qui est celle d'accepter les *jeux du langage*, autrement dit : de nous résigner à ce qu'aucune expression ne possède l'univocité de sens qui nous rassurerait, mais qu'en revanche si nous l'acceptons, à notre tour nous pourrions jouer des multiples formes de *l'être dans le langage* et ainsi sans doute à chaque instant, perdre cet être, mais en même temps découvrir peu à peu les protections du leurre (« le jeu ») de même que le considérable pouvoir ainsi offert à chacun comme protection et liberté.

Pour comprendre ce fait essentiel du langage, je m'efforcerai ici d'emprunter une attitude généalogique. Au départ de toute énonciation, c'est-à-dire de ce qu'un sujet exprime, il existe une certaine « mise en forme » quasi « abstraite » (sous-jacente ?) qu'il lui convient de respecter pour que ce soit reconnu comme du langage. Cette forme, ce moule générique à tout fait expressif, on peut la nommer *lexis* (29) ; elle est en vérité ce que le *dicible* – le *lekton* au sens des Stoïciens – doit accepter pour sa mise en place afin d'être perçu effectivement comme du *dicible* : ce qui a possibilité (virtualité) de se dire sinon ce qui peut être dit, mais qui ne peut s'instaurer que par la « *mise en être* » du langage lorsque cet être – nous-même – met le langage *en acte*, c'est-à-dire qu'il vient à prédiquer pour énoncer (30). Et c'est la *prédication*, cet acte expressif initial et commun à toutes les langues. Qu'est-ce que *parler*, qu'est-ce qu'*exprimer*, qu'est-ce que *penser*

sinon *prédiquer*, c'est-à-dire *avancer quelque chose de quelque chose*, affecter ce qui « désigne » *quelque chose de quelque chose d'autre qui le précise*, le « détermine » et le « montre » autrement.

Toute prédication repose ainsi sur un agencement de base : il s'agit de *désigner* un agent (qu'il soit humain ou chose ou situation), d'*indiquer* un procès, c'est-à-dire une action ou un état de cet acteur, et de *montrer* dans le temps et dans l'espace (modalités du procès) une circonstance motivant ou légitimant cette mise en association d'un agent et d'un mode d'être ou d'un faire. Ce que d'emblée ainsi toute prédication opère, c'est la conjonction entre un *désigner* (référer à des choses, à des acteurs et surtout des situations « authentifiables ») et un *montrer* légitimant le choix et l'intérêt d'en parler. C'est dans cette relation même entre désigner des choses du monde – ce qui n'engage guère – et en montrer un état ou un mouvement en situation – ce qui engage un « point de vue » (31), une « façon de voir et penser » – que s'inscrit nécessairement à chaque fois le sujet, celui qui choisit de prédiquer et l'ose (conscient de le faire ou non). En ce sens, toute prédication est bien un certain « acte » d'un sujet. Donnons cet exemple minimal :

Forme « abstraite » (*lekton*) : <livre, table, être>

Forme prédiquée : « Il y a un livre sur la table » (ce qui est un constat)

Mais aussi : « Il y avait un livre sur la table » (sous-entendu : « moi, sujet, je l'ai vu », et en la circonstance : « qu'en a-t-on fait ? »)

Mais aussi : « Le livre était sur la table » (sous-entendu : « tu sais comme moi qu'il y était; qu'en as-tu fait ? »)

Mais encore : « Sur la table, il y aura un livre » (sous-entendu : « si tu t'ennuies ou que tu as de l'insomnie, prends-le, lis, ne m'ennuie pas... »)

Mais enfin : « Sur la table, il y a un livre » (sous-entendu : « moi spectateur de cette scène ou de ce tableau, je vous indique que cet homme est cultivé voire savant: sur sa table, il y a un livre »).

Il n'est pas innocent que certains présidents ou chefs d'Etat choisissent de se montrer devant une bibliothèque). Etc...

Ce petit exercice qui pourrait encore être prolongé – l'exercice de la présupposition n'a d'autre vertu que de rappeler que toute prédication s'inscrit en situation et en

discours – témoigne bien, à travers le jeu des implicites, de ce phénomène encore plus essentiel qui fonde toute prédication, à savoir le *jeu d'échos* entre *un construit* – ce qui est là inscrit dans un agencement de langage – et *un opérant* – ce que cet agencement même opère nécessairement dans une situation, dans une interaction, dans une action en direction d'autrui. Ou encore : entre « *un thématiser* » et « *un déterminer* », c'est-à-dire la construction expressive à chaque énonciation et étape du discours, de la relation entre ce qui sera désigné (*deixis*) et les formes d'existence affectées à chaque fois, à ce désigner sous forme de détermination qui opère comme prédication d'un statut à ce thématisé. Autrement dit : toute thématisation opère effectivement de façon déictique, c'est-à-dire qu'elle construit « un point de vue vers » et concentre l'attention de façon quasi optique sur un objet, une propriété, un état, une action ou un événement, mais un tel processus ne peut s'instaurer que sous forme stabilisée régulièrement et localement, et par le moyen effectivement d'un procès de détermination d'existence et de mode d'existence (modalités du procès). En conséquence : *on ne peut thématiser qu'en déterminant le fonds et la forme de ce qu'on thématise et cette détermination même, associée à toute énonciation, a pour rôle et fonction d'authentifier à chaque fois, le thème avancé, de confirmer sa pertinence en termes d'existence. Double jeu intriqué du langage qui témoigne donc de la responsabilité et de la liberté du sujet, quotidiennement à même de fixer ordre à son propos – sa propre cohérence –, tout en demeurant tributaire des discours antérieurs et des schémas cognitifs que le monde lui impose pour cohérence.*

9. Opérations langagières, opérations cognitives :

De ce fait, toute énonciation (prédication) s'instaure comme positionnement: positionnement d'un sujet vis-à-vis d'une circonstance, d'une situation qu'il choisit de désigner ou d'évoquer, positionnement aussi de cette situation en regard d'autres et à l'intérieur du langage, c'est-à-dire dans la façon même de l'énoncer en regard d'autres propos ou discours possibles sur cette même situation. *Tout acte de langage est ainsi*

porteur d'inscriptions qui sont autant d'« instructions » pour un jeu sur des repères en forme dialectique et qui témoignent d'un ordre inhérent du sujet à toute forme exprimée : inscription du sujet vis-à-vis de ce qu'il choisit d'énoncer et d'autres énonciateurs présents ou possibles, instruction encore de ce qui est là énoncé en regard d'autres énonciations proches, adverses ou hypothétiques, celle enfin de ce qui est là référé par rapport à ce qui n'est pas référé et se constitue comme absence (32). Cette multiplicité de relations internes et externes à toute prédication pourrait prêter à confusion s'il n'y avait pas là, pour le linguiste, présentes un certain nombre de marques qui constituent un véritable système d'indexation interne à l'énoncé.

Citons dans l'ordre :

- (i) le renvoi à du lexique, lequel se constitue comme *champ sémantique virtuel* référant et repérant ce qui est désigné (acteurs, objets, états, mouvements) ;
- (ii) les formes d'agencement de ces termes entre eux (*Pierre aime Marie* est tout autre chose que *Marie aime Pierre*) qui se constituent à chaque fois, comme *parcours* orientant le point de vue ;
- (iii) les types de modalités temporelles et aspectuelles qui vont être affectées au procès reliant agent et objet ou agent et circonstance et qui vont autant spécifier dans le temps et l'espace cette mise en relation que la légitimer (Si *Pierre aime Marie*, c'est, par exemple, parce que *je* – sujet énonciateur – le sais, et qu'il n'est plus besoin d'imaginer que Pierre « aimerait » Marie s'il la rencontrait).

Construction multiple donc de *repérages*, mais qui traduisent encore et au niveau même du simple énoncé, la coexistence d'*opérations* qui vont intervenir simultanément sur la matière même du langage – ce qu'un sujet fait de celui-ci à chaque fois – et sur les référents externes que ce même énoncé veut « cadrer ».

Le *premier type d'opérations* travaillant le système du linguistique, je les nommerai *langagières* pour exprimer qu'elles renvoient à du langage en acte ; le *second type d'opérations* est de l'ordre du *cognitif* : elles visent à réguler du langage vers de la connaissance et réciproquement à organiser et moduler de la connaissance grâce au

langage ; elles fondent donc ce « travail » incessant du langage à la connaissance et de celle-ci sous celui-là. Leur distinction n'est qu'analytique; en vérité, elles sont toujours intriquées à l'intérieur même de chaque énonciation.

Ce qui s'opère ainsi quotidiennement dans et par l'activité langagière – et au niveau de chaque énonciation –, ce sont :

- (i) des *localisations* (désigner quelque chose – le livre par exemple –, c'est nécessairement le localiser dans un monde de référence et donc l'identifier pour le différencier) ;
- (ii) des *identifications* donc en regard de *différenciations* (placer en situation ce quelque chose qu'on désigne en le nommant, c'est donc l'identifier dans un certain contexte ou placement – *le livre sur la table* – et le différencier d'autres « quelque chose » et d'autres contextes ou placements – « les livres qui ne sont pas sur la table ») ;
- (iii) des *déterminations* (qui, par le jeu des procès et de l'aspecto-temporel mais aussi des quantifications et qualifications, seront nécessairement à la fois la construction des *modes d'être* de ce qu'on place en situation, et l'orientation dès lors vers un certain *regard* concernant cette mise en relation (si *le livre est sur la table*, c'est donc qu'« il y est maintenant » et que c'est « le » livre et non n'importe quel livre, et qu'éventuellement encore : « vois-le, il n'y sera pas toujours » ou : « il y sera toujours »; ou qu'enfin, de façon déictique : « prends-le, ne l'oublie pas »).

De même en va-t-il au niveau du *discours et à des fins de cohérence*. Ce que tout discours opère en permanence ainsi, ce sont :

- (i) des *sélections* : les « objets » dont il choisit de traiter ;
- (ii) des *qualifications* : l'attribution de propriétés ou de caractéristiques à ces objets ;
- (iii) des *déterminations* : des placements repérant ces « objets » sous formes de « modes d'existences » qui vont leur être attribuées ;
- (iv) tout cela convergeant opportunément vers des *jugements* ou réciproquement, à partir de jugements initiaux, s'installant comme *arguments* développés à partir de ces jugements.

Je ne donnerai ici, pour en avoir longuement développé ailleurs qu'un bref exemple d'application de ce modèle analytique, sur un extrait de texte récent :

« En dépit du privilège accordé par les médias à l'anecdotique et au factuel, en dépit de l'asservissement de la pensée aux impératifs qui en résultent, il importe de secouer notre somnolence pour comprendre la signification de faits qui, isolés de leur contexte, demeureraient vides de sens. C'est à cette seule condition que l'intelligence artificielle (IA) peut être appréhendée en tant qu'activité rationnelle. Un ordinateur peut dialoguer, calculer, déduire, apprendre, comprendre, imaginer... Mais qu'y a-t-il derrière ces termes et derrière les expériences corrélatives ? Seule une analyse en profondeur du système de pensée sous-jacent leur donne sens. Certes pour opérer cette analyse, il convient en premier lieu, de se replacer au croisement de la psychologie, de la linguistique et de la théorie de la connaissance, dans l'univers intellectuel qui a baigné l'IA, car c'est là que les scientifiques ont puisé leurs références. Mais se restreindre à une interprétation littérale de ces références, et donc à l'univers, ne ferait ressortir ni l'originalité singulière du projet de l'IA, ni sa rationalité propre. Sans compter que, déplacées dans un contexte qui leur est étranger, ces références acquièrent une signification nouvelle qui demande à être explicitée. Il convient donc en second lieu, d'envisager les constructions rationnelles de l'IA dans leur autonomie. Malheureusement, jusqu'à présent, les philosophes qui se sont penchés sur l'IA n'ont fondé leur argumentation critique que sur des considérations superficielles, sans rapport avec son contenu effectif, évacuant *de facto* tout le travail concret des informaticiens considéré comme contingent et donc adventice.

« Sur ce plan, la situation française s'avère paradoxale. D'un côté, l'IA s'est fortement développée ces dernières années ; des travaux de qualité ont été conduits, tant dans les instituts de recherche qu'en milieu industriel. D'un autre côté, les sciences humaines se nourrissent d'une longue tradition d'études ; les écoles françaises de psychologie, de linguistique et de philosophie sont internationalement reconnues. Pourtant les recherches cognitives balbutient toujours. A cela, il semble qu'il y ait deux raisons. D'une part, les cloisonnements institutionnels ont freiné les échanges interdisciplinaires, retardant l'émergence d'un territoire commun aux sciences de l'information et aux sciences de l'homme. (...) D'autre part, s'il y a bien en France une communauté scientifique qui se consacre aux sciences cognitives, cette communauté, principalement inspirée par la culture anglo-saxonne, se contente surtout de redites. Elle cherche dans les sciences de la vie un fondement aux sciences de la connaissance, mais incapable d'y puiser la vigueur qui lui fait tant défaut, il semble qu'elle n'en retienne que la manie classificatoire propre aux naturalistes. Elle ne parvient à parler de l'IA qu'en relation et en opposition avec d'autres sciences de la cognition, ce qui occulte la virulence et l'âpreté des conflits que l'IA nourrit en son sein. »

Schéma d'analyse : Ordre et cohérence de ce fragment de discours :

1. Objet central : restituer la situation originale de l'IA ;
2. Exorde : « il importe de secouer notre somnolence » ;
3. Proposition et thématisation de l'objet en question : « L'IA est une activité rationnelle » ;
4. Détermination 1 : « Il faut se replacer au croisement de la psychologie, de la linguistique et de la théorie de la connaissance » ;
5. Détermination 2 : « Se restreindre à ces références ne ferait ressortir ni l'originalité de l'IA ni sa rationalité propre » ;
6. Amplification de la proposition par sa mise en scène en contexte sous forme de caractérisations-jugements établissant des limites extensionnelles pour mieux valoriser le projet d'intension attribué à l'IA : « Les sciences cognitives balbutient toujours » (= localisation : nous sommes en situation de développement bloqué...)
- 6.1. Caractérisation-jugement 1 : « les cloisonnements institutionnels freinent » ;
- 6.2. Caractérisation-jugement 2 : « Les philosophes français ne s'intéressent qu'aux sciences de la vie, mais sont incapables d'en retenir autre chose que la manie classificatoire propre aux naturalistes » ;
7. Conclusion : « On occulte les conflits de l'IA », i.e. : l'IA est vivante et ignorée...

10. Jeux et cohérences du discours : du cognitif au langagier :

Au-delà de ce trop bref exemple d'analyse extrêmement schématisée, on s'aperçoit ainsi qu'à vouloir rendre compte des *manipulations* de langage et internes au langage, en termes *métalinguistiques* – c'est-à-dire : ce qu'un sujet énonciateur opère *du* et *dans* le langage –, la *frontière* avec ce qui serait des *opérations de pensée* n'est guère étanche. C'est qu'effectivement, les *opérations cognitives* sont *intriquées aux opérations langagières*, celles-ci construisant celles-là au sens même du *repérage*, les premières ordonnant encore – au sens de mise en ordre sinon de « conscience » du sujet – les *démarcations* des secondes. Mais il ne s'agit pas ici d'un quelconque « plan du conceptuel », lequel nous serait suggéré sinon « traduit » par la langue – il y a longtemps

que les linguistes ont abandonné la conception que les langues seraient des « vêtements » qui s'appliqueraient à de la pensée comme il en serait d'une forme à un contenu – ; de même en va-t-il de la croyance en cette relation entre logique et langue où la première continuerait, dans la plus pure tradition occidentale, à réinterpréter les catégories grammaticales de la seconde, ou à chercher sous la langue naturelle, une sorte de *lingua abscondita* qui en fonderait l'essence.

Ce que j'appellerai « cognitif » ne relève donc pas du « contenu de pensée » plus ou moins habilement décalqué de « ce que disent les mots », non plus de ces taxinomies déguisées que l'intelligence artificielle baptise aujourd'hui « réseaux sémantiques » et qui seraient des « relations des choses aux choses ». Il s'agit en vérité, de ce *système d'opérations* qu'il faut bien admettre comme *ancré* dans le sujet – à savoir chacun de nous –, mais non indépendant des moyens concrets et symboliques, de sa réalisation, et dont la puissance réside dans sa capacité à « manipuler » cet autre système puissamment expressif qu'est le langage et surtout, à « être manipulé » par celui-ci. La définition que j'avancerai des opérations cognitives minimales appliquées au langage (et « dévoilées » par celui-ci) éclairera peut-être les choses.

Dans ce rapport essentiel du sujet au langage, ce que tout sujet veut opérer – ou qu'il lui faut au gré des circonstances construire *grâce au langage* –, ce sont :

- (i) des *identifications-différenciations* qui sont des *démarcations* au sens de l'établissement de *frontières* entre ce qu'il entend amener à considérer et ce qu'il souhaite faire « oublier » ou juger non pertinent au propos (« ce dont je vous parle, c'est cela ; ce dont il s'agit, c'est ça ») ;
- (ii) des *stabilisations des domaines de sens et du « monde »* qu'il aura ainsi institués entre deux « frontières » et si nécessaire – c'est presque toujours le cas –, des *destabilisations* de ce qu'il juge non pertinent à ces domaines et surtout à son propos (« ce que je vous dis existe, est attesté ; ce n'est pas ce que d'autres croient ou prétendent ») ;
- (iii) des *intégrations* donc d'objets, de propriétés ou de situations à l'intérieur de domaines *versus* des *desintégrations* d'autres domaines concourants ou concurrents (« ceci appartient à cela, mais cela n'en fait pas partie, je vous l'assure ») ;

(iv) enfin et surtout, des *appropriations* en regard bien sûr de *désappropriations* au sens de la *prise en charge marquée*, c'est-à-dire assumée, ou non par le sujet de ce qu'il avance en son discours (« moi je vous dis », « moi je pense que » *versus* « ils disent que », « certains pensent que », etc.).

Ainsi s'opèrent en permanence par le discours et dans l'échange quotidien, *des jeux d'enfermement ou d'évitement de la relation entre choses et êtres, entre êtres et choses et mondes, et de soi au monde*, qui vont prendre forme de *catégorisations* appliquées aux choses ou aux êtres afin de les inscrire sous cette forme autoritaire mais banale qu'est le « rangement ». Processus qui va consister sans cesse à établir des *frontières* entre mondes, domaines, situations ou êtres, et qui impose la nécessité permanente d'*argumenter* les cohérences de ces rangements internes d'êtres ou d'objets au nom tantôt de propriétés qui leur seraient communes tantôt de situations et processus qui les conjoindraient. Et surtout de tenter de les « fonder », de justifier autrement dit à chaque fois, un certain « *intérieur* » de la « catégorie » au regard de ce qui serait nécessairement son « *extérieur* » et dès lors, légitimerait les frontières qui l'enserrent et la distinguent. Jeu de construction d'*intensions* qui ne peuvent en vérité que se « montrer » sous forme d'*extensions* ou encore et le plus souvent, tirer prétexte de ce qui serait une sorte d'*essence* légitimante de chaque domaine, comme si le monde ne nous était offert que pour être *classé* c'est-à-dire étiqueté et que c'est ainsi qu'il faille penser.

Car en vérité, faute de renouvellement du « métaphysique », nous n'avons nul moyen d'organiser les « genres du monde » – au sens où Aristote et les logiciens médiévaux le pouvaient encore – sinon celui du langage par le moyen de cette systématique ordinaire que lui seul permet, bricolée de multiples apports et qui fonde continûment nos catégorisations d'autrui, de l'expérience et de la « réalité » en postulant que cette dernière existe bien. Comment atteindre cette « réalité » autrement ? A cette *impuissance-limite*, le langage offre la maigre consolation du péremptoire lorsqu'il s'agit de s'appropriier l'autrui ou du timide dans l'approche, l'exploration.

Mais on ne peut formuler et tenter d'authentifier toute « catégorie » qu'au travers d'une part, d'exemples qu'il faut lui trouver et de l'ordre de l'énumérable donc de l'extensif (« *Grands espaces désertiques au centre, forêts tropicales au nord, régions montagneuses au nord-ouest et au sud-est, Grande Barrière de corail à la hauteur de Brisbane... : l'Australie est une formidable réserve.* » *Le Monde*, 20/10/90), et d'autre part, de la commodité sinon nécessité de postuler un « principe » intensif légitimant à chaque fois, le rangement, quelque chose qui serait une sorte de *point focal virtuel* (34), inatteignable bien sûr, mais au « fondement » de la catégorie, comme une sorte de *centre attracteur* (35), souvent de l'ordre du suggérable (« *Il y a un lien entre la rigidité des tenues et la protection nécessaire pour affronter le quotidien* », Delisle, *Le Monde* 19/10/90), de l'admissible ou du « bien entendu » (« *Ça, c'est un homme !* »).

Bien évidemment, même si nous ne parlons plus d'essences, encore que certains discours xénophobes en fassent leur suc, tout cela repose sur l'idée admise qu'il existerait des notions et qu'elles seraient illustrables et suffisamment stables et appropriables au jugement ordinaire pour être attestables voire respectées (« *A nous autres Latins, il est fort malaisé de se montrer placide. Mais nous possédons le "ressort", c'est-à-dire le don très précieux de transformer nos souffrances en force* » ; « *Les hommes à hérédité neuro-arthritique sont particulièrement enclins à prendre ainsi la vie sous son aspect le plus énervant, le plus crispé, si je puis dire, et c'est ainsi que se détrempe le ressort cérébral* » (36)).

D'où la nécessité prenante au discours de toujours sélectionner les « bons exemples » et de les *identifier* pour les *différencier* au prix de *déterminations* laborieuses visant à leur ancrage dans une « idée », un « principe » voire une « image » qui fera métonymie de la réalité, recevant ainsi le statut de *schème organisateur de la notion*, motivant à chaque fois, un certain découpage du monde et du social, une vision de l'autre, et surtout *les frontières d'une catégorisation* (« ... les "Londoniennes", ces femmes "libres" ainsi baptisées à cause de leur goût pour les minijupes et les vêtements occidentaux », *Le Monde*, 24/10/90). Processus langagiers ordinaires dont nul n'est dupe, mais qu'il

importe de croire pour que « tout cela fonctionne » et qui offrent à chaque sujet, le pouvoir redoutable d'être législateur du quotidien sinon de l'au-delà (« *Il résulte de ces constatations que l'idée de Dieu, l'idée d'un "pur esprit" créateur de l'univers n'a pas de sens, car un Dieu en dehors de l'espace et du temps, c'est quelque chose qui ne peut exister* » (sic : (37)). Après tout, il n'en va guère autrement dans ces lectures ordinaires de la loi que tout tribunal d'Instance opère quotidiennement (38).

Travail harcelant donc sur des limites que le langage ne favorise guère tout en le favorisant, car il faut toujours jouer d'*images de relations* sous contrainte des mises en relation entre mots, s'efforcer de *montrer tout en désignant*, inscrire des univers pour les déconstruire et reconstruire dans l'attente, sans trop savoir, que son propre discours sera reproduit, c'est-à-dire transmis, mais que ce faisant, la coupure du langage à soi – *ces mots sont-ils les nôtres ou les leurs ?* – demeurera. *Processus-limite* effectivement, inhérent au langage, mais témoin de cette fécondité du langage dans l'à-peu-près qui, au prix de l'accepter, permet tous nos jeux de liberté et cohérence entre domaines, enfermements, désignations : *à la frontière donc. Il demeure néanmoins troublant que nous ne puissions exprimer et construire référence aux choses, aux êtres, aux situations, qu'en supposant continûment « du stable » et donc du « catégorisable » au monde, et que cependant il faille sans cesse construire ces stabilités-repères, ces normes de nos existences, et qu'il n'est d'autre moyen pour ce faire que le langage et ses dynamiques ainsi d'approximation vers en vérité l'inatteignable, jouant dès lors d'images-croyances qui ne sont que des ordres de « l'être » négociant durement les cohérences du discours.*

NOTES ET RÉFÉRENCES

(1) R. Blanché, *Le raisonnement*, Paris, P. U. F., 1973.

(2) « Quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connaître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime ; et ensuite remarquer dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux pour les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui en d'agréer qu'en

celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison. » Pascal, *Fragment de l'esprit géométrique*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, p. 378.

(3) *Logique de Port-Royal*, III, XIV et XVII, 226-227, 237.

(4) « Mon problème avec les classements, c'est qu'ils ne durent pas ; à peine ai-je fini de mettre de l'ordre que cet ordre est déjà caduc. » G. Perec, « Penser/classer », *Le Genre humain*, n° 2, p. 118.

(5) L'exorde « ne doit contenir que ce qui regarde la matière que l'on veut traiter et que l'on doit annoncer d'une manière claire et facile ». En effet : « Rien ne plaît davantage qu'un prédicateur qui parle avec clarté et avec précision ; il évite par ce moyen tout soupçon de vanité. » Les exordes doivent être « tirés de la nature du sujet, du temps, du lieu, des préjugés, des circonstances, des similitudes, de quelque sentence de l'Écriture, des figures de l'Ancien Testament, des personnes qui écoutent. » Valerio (Cardinal Agostino), *Libri tres de rhetorica ecclesiastica*, Paris, Th. Brumenius, 1575. Cit. Abbé Migne, col. 1107.

(6) « Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauraient se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours. » Massillon, sermon *Sur les exemples des grands*, Paris, Firmin Didot, 1843.

(7) « Le prédicateur se sert de la division pour rendre son discours méthodique, mais elle doit aussi servir à le rendre plus intelligible et à soulager la mémoire. » « Qu'elle soit entière, c'est-à-dire que les membres de la division aient entre eux quelque opposition, de sorte cependant qu'ils soient liés comme partant du même principe et tendant au même but. » Valerio, *op. cit.*

(8) Cicéron, *Phil.* 2,18.

(9) « La péroraison ou la conclusion du discours doit renfermer le sublime de l'éloquence ; c'est dans cette partie que l'on connaît celui qui est véritablement orateur, parce qu'il sait y réunir tout ce qu'il y a de plus vif pour remuer les passions et enlever le cœur. » Valerio, *op. cit.*

Cf : « Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part, pensez sans cesse que le grand nombre se damne..., et souvenez-vous que les saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingué des pêcheurs sur la terre, vous en serez séparé glorieusement dans l'éternité. » Massillon, sermon *Sur le petit nombre des élus*.

(10) « Cohésion : nom donné à la force attractive qui s'exerce entre les molécules de même nature, par opposition à l'affinité, qui s'exerce entre les molécules de nature hétérogène. Elle est contrebalancée dans tous les cas par une force opposée, le calorique, dont l'effet est de disjoindre les parties des corps. » (Ch. Saint-Laurent, *Dictionnaire encyclopédique usuel*, Paris, Magen et Comon, 1842).

(11) Ramus (Pierre de la Ramée, dit *Petrus*), *La Dialectique* agrémentée d'un petit traité de l'exercice et pratique non seulement de la logique mais des autres arts et sciences, Paris, G. Auvray, 1577, In-8°.

(12) « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle. » Pascal, *op. cit.*

(13) L'expression est de R. Barthes, *Communications*, 1970, n° 16, 172-223.

(14) « Cette philosophie du concept et de la forme substantielle était en accord avec la logique du langage et avec une vue hiérarchique de l'univers; elle répondait d'autre part à une science verbale qualitative, finaliste, qui avait pour but la classification (...). Dès avant Descartes, le besoin d'autre chose commençait à se faire sentir (...). Quand Kepler formule ses fameuses lois et règle le mouvement de la planète Mars sur les nécessités intrinsèques de l'ellipse, quand Galilée utilise le principe d'inertie et proclame que les mathématiques sont la langue dans laquelle est écrit l'univers, ils pensent comme pensera Descartes. » A. Bridoux, *Œuvres et Lettres de Descartes*, Introduction, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1953, p. 15.

(15) « Ce n'est que par l'expérience que la pensée acquiert un contenu concret. » F. Hegel, *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, III, 363-64.

(16) « Le véritable ordre consisterait à tout définir et à tout prouver. Certainement cette méthode serait belle ; mais elle est absolument impossible : car il est évident que les premiers termes qu'on voudrait définir en supposeraient de précédents pour servir à leur explication, et que de même les premières propositions qu'on voudrait prouver en supposeraient d'autres qui les précédassent, et ainsi il est clair qu'on n'arriverait jamais aux premières.(...) D'où il paraît que les hommes sont dans une impuissance naturelle et immuable de traiter quelque science que ce soit dans un ordre absolument accompli. » Pascal, *op. cit.*

(17) *Traité de l'argumentation*, p. 651.

(18) Je pense à cette figure que Quintilien nommait la subjection (Vol III, ch. IX), c'est-à-dire « l'interrogation moins vive » par laquelle l'orateur s'adresse à son interlocuteur en se chargeant lui-même de répondre pour lui. Il y a deux sortes de figures : la *subjection* propre qui consiste pour l'orateur à interroger les autres afin de répondre pour eux et la ratiocination où il feint de s'entretenir avec lui-même. Cette dernière technique peut même permettre la sophistication de s'interroger, de répondre soi-même, mais de fournir une réponse qui n'est qu'une hypothèse, éventuellement d'autrui, de façon à ce qu'elle soit rejetée.

(19) « Il est utile de ne pas prendre dans leur ordre propre, les propositions requises pour la formation des syllogismes, mais il faut prendre alternativement celles qui conduisent à une conclusion et celles qui conduisent à une autre : car si celles qui sont propres à chaque conclusion sont posées les unes après les autres, la conclusion qui en résultera sera plus évidente. » Aristote, *Topiques*.

(20) « Chaque concession faite à l'ennemi et à l'esprit de facilité en entraînerait une autre. Celle-ci n'était pas plus grave que la première mais les deux, bout à bout, formaient une lâcheté. Deux lâchetés réunies faisaient le déshonneur. » A. Camus, *Actuelles*, Paris, Gallimard, p. 57.

(21) Toute la démarche totalitaire, fait remarquer J.P. Faye, consiste à proposer par le discours la synthèse d'éléments inconciliables en éliminant dans les faits un des termes, toujours le même. J.P. Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.

(22) D'après Nestor, ce général dont parle Homère (*Illiade*, ch. IV, v. 297) qui avait placé au milieu de ses troupes, celles dont il était le moins sûr.

(23) « Il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison, vénérable, en donner respect ; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, et puis montrer qu'elle est vraie. » Pascal, *Pensées*, I, 27.

(24) *Dialecticae Libri Duo*, 1560. Ramus a transféré les problèmes d'exposition, d'ordre et de méthode de la rhétorique dans la dialectique.

(25) M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 65.

(26) « On observe dans toutes les disciplines également certaines tendances explicatives consistant à ne chercher la clef de l'intelligibilité ni dans les structures toutes données, ni dans une réduction du complexe au simple, mais dans une construction progressive de structures. » J. Piaget, *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1967, p. 1228.

(27) Cf l'excellent colloque sur « La Deixis », Paris-Sorbonne, 8-9/6/90, en particulier les interventions de : A. C. Berthoud (« Deixis, thématization et détermination »), M. A. Morel (« Distribution des présentatifs dans des dialogues finalisés ») et J. M. Barbéris (« Un emploi déictique propre à l'oral : le "là" de clôture »).

(28) C.F. Hockett, *A Course in Modern Linguistics*, New York, MacMillan, 1958.

- (29) A. Culioli, « Representation, Referential Processes and Regulation. Language Activity as Form production and Recognition », *Language and Cognition* (J. Montangero et A. Tryphon, eds), Genève, Archives Jean Piaget, Cahier n° 10.
- (30) G. Vignaux, *Le Discours, acteur du monde. Enonciation, argumentation et cognition*, Paris-Gap : Ophrys, 1988.
- (31) P. Ouellet, « Enonciation et perception. La représentation sémiolinguistique des événements perceptifs », *Recherches sémiotiques*, Montréal, 1988, 8, n° 1-2, 109-130.
- (32) P. Fedida, *L'Absence*, Paris, Gallimard, 1978.
- (33) J. G. Ganascia, *L'âme-machine. Les enjeux de l'intelligence artificielle*. Paris, Seuil, 1990, pp. 276-77.
- (34) I. Kanellos, « Contributions à la représentation des concepts : fondements logiques et modélisation des processus de catégorisation cognitive », *Thèse de Doctorat*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1990.
- (35) M. F. Blès, « Modélisation linguistique et psychopathologique : statut et fonction du marqueur d'opérations de négation dans l'anorexie mentale », *Revue Internationale de Psychopathologie*, 1990, n° 2, 415-452.
- (36) M. de Fleury, *Quelques conseils pour vivre vieux*, Paris, Albin Michel, 1926.
- (37) G. Politzer, *Principes élémentaires de philosophie*, Paris, Editions sociales, 1963.
- (38) G. Vignaux, G. (1980), « De la simplicité comme argument », *Juges et procureurs* (Y. Lemoine, éd.), Recherches, 1980, 161-187.